

A PROPOS D'UNE ÉDITION FRANCO-ÉQUATORIENNE DES OEUVRES DE THERESE D'AVILA

GÜNTHER SCHÜTZ

UNE VISITE RICHE DE CONSÉQUENCES

Manuel Maria Pólit Laso (1862-1932), provicaire général depuis 1898 et futur archevêque de Quito, se rendit en 1904 à Bruxelles à l'occasion d'un voyage en Europe. Chanoine et supérieur du couvent des Carmes San José de Quito depuis 1896, il avait une grande admiration pour Thérèse d'Avila. Ainsi, rien d'étonnant à ce qu'il rendit visite à Anderlecht, localité voisine, où se trouvait le Carmel de l'Incarnation exilé de Paris. Là, il expliqua que les traductions françaises de l'oeuvre de 'la fondatrice de l'Ordre, disponibles à l'époque, n'étaient pas satisfaisantes, à son avis, ni dans le fond ni dans la forme. La Mère supérieure lui confia alors qu'avec les soeurs, elle était déjà en train de travailler à une nouvelle publication et elle réussit, après quelques hésitations, à obtenir de lui sa collaboration.

PÓLIT

Les religieuses auraient pu difficilement trouver meilleur collaborateur. Au cours de sa vie, Pólit avait acquis une bonne maîtrise de la langue française. Il connaissait très bien l'Ordre du Carmel; de plus, il s'était fait remarquer comme écrivain intéressé par l'histoire et la littérature.

Il avait d'abord fréquenté l'école des *Hermanos Cristianos* (Frères des Écoles Chrétiennes) de sa ville natale de Quito. Mais en raison des troubles qui marquèrent les dernières années de la dictature théocratique de Garcia Moreno, sa famille partit pour Nantes en 1872, où il obtint en 1877, dans l'interna" de la même congrégation, le Baccalauréat en sciences, puis, après

deux années passées à Londres, le "rade de Bachelier ès lettres. En 1880, avec sa famille, il retourna à Quito et s'inscrivit à la faculté de droit. En 1882, l'université fut fermée à cause du soulèvement contre le général Ignacio Veintemilla. En 1883, il participa à cette révolte contre la dictature, puis poursuivit ses études tout en enseignant les langues et les littératures françaises et anglaises. De 1886 à 1888, il fut secrétaire au Sénat et prit part, en 1889, en tant que député, à l'Assemblée constituante de Pichincha. Après avoir obtenu son diplôme à la faculté de droit, il étudia la théologie à Rome et à Paris à partir de 1890. Il passa son doctorat en 1896 et retourna à Quito, où il devint, nous l'avons vu, chanoine et supérieur du couvent des Carmes. Après un nouveau séjour en Europe, en 1898 il devint provicaire général de l'archevêché. Entre 1904 et 1907, il entreprit d'autres voyages en Europe et fut nommé en 1908 évêque de Cuenca puis archevêque de Quito en 1919. En cette qualité, il traversa à nouveau plusieurs fois l'Atlantique.

A côté de son travail de prélat, Pólit poursuivit toujours volontiers ses propres études. Il collabora aux *Anales* de l'université de Quito, revue dont il était le directeur, ainsi qu'aux *Memorias* de l'Académie de la langue. Il publia les *Escritos y discursos* de Garcia Moreno (1887) et des poèmes de son ami colombien Belisario Peña, qui était pour lui comme un père. Son oeuvre la plus significative s'intitule: *La famille de sainte Thérèse en Amérique et la première carmélite américaine* (Fribourg-en-Brisgau, 1905).

LE CARMEL DE L'INCARNATION

Le carmel dans lequel se rendit Pólit avait été fondé en 1604, malgré l'opposition des carmes espagnols, mais avec le soutien de saint Jean de la Croix, dans le faubourg Saint-Jacques, comme premier couvent des carmélites françaises. Il avait été fondé par six Espagnoles réformées, parmi lesquelles Anne de saint Bartholomy, qui avait accompagné Thérèse dans ses voyages et qui se trouvait à son lit de mort.

Malgré les nombreuses difficultés qui les assaillirent, surtout pendant les périodes révolutionnaires, les religieuses de ce couvent parisien restèrent en France durant trois cents ans. Mais le refus de la politique de conciliation de Léon XIII par les éve-

ques et les dirigeants laïques, d'une part, et l'antisémitisme~qui s'accrut pendant l'affaire Dreyfus, d'autre part, excitèrent l'anticléricisme des républicains: répression contre les communautés religieuses à partir de 1901, séparation de l'Église et de l'État en 1905. C'est alors que les religieuses s'exilèrent en Belgique, en octobre 1901. Ce n'est qu'en 1920 qu'elles revinrent à Paris et depuis lors, leur maison se trouve à Clamart.

MÈRE MARIE

Elles avaient pu trouver asile à Anderlecht grâce aux relations familiales d'une de leurs plus remarquables compagnes: Marie-Ernestine de Saint-Phalle (1861-1939), fille d'un père français et d'une mère belge, qui avait été élevée sévèrement dans cette famille très catholique. On signale à ce propos que Léon XIII, alors nonce à Bruxelles (1843-1846), allait se reposer régulièrement dans le domaine de son grand-père belge. En 1885, elle entra au Carmel de l'Incarnation et prit le nom de Marie du Saint-Sacrement. En 1910, elle partit en mission en Inde et y resta trente ans durant.

Avant son entrée dans les ordres, elle était allée en Espagne et en Italie et avait appris l'espagnol et l'italien. Plus tard, par des travaux approfondis dans les archives de son couvent, elle acquit une bonne connaissance de l'espagnol du XVI^e siècle. Elle joua bientôt un rôle éminent dans le cercle des carmélites chargées de la traduction des oeuvres de Thérèse. Elle traduisit aussi plus tard les écrits de saint Jean de la Croix (4 volumes, Bar-le-Duc, 1933-1937). Elle traduisit également de l'italien un livre du missionnaire jésuite Alexandro Camisa et un autre de Catherine de Sienne (Paris, 1925). D'autres traductions sont restées inédites. En outre, elle écrivit et publia des oeuvres d'histoire et de spiritualité concernant Thérèse et saint Jean de la Croix.

LE PROJET ET SA RÉALISATION

Après les Italiens, ce furent les Français qui, les premiers, possédèrent les oeuvres principales de Thérèse traduites dans leur langue: à savoir les traductions de Brétigny de 1601 (*Camino*) et de 1606 (*Vida, Castillo*). Dans la seconde moitié du XIX^e

siècle et jusqu'au XXe, toutes les traductions françaises existantes furent éclipsées par la publication d'une traduction en trois volumes du jésuite Marcel Bouix (1852- 1861).

Mère Agnès, qui fut chargée à sept reprises - en particulier au cours des périodes importantes pour nous, 1902-1905 et 1905-1908 - d'exercer la fonction de prieure du couvent parisien, suivait de près tout ce qui concernait l'oeuvre de la fondatrice de l'Ordre. Les éditions fac-similé de Vicente de la Fuente, en particulier, lui démontrèrent la nécessité d'une publication fidèle à l'oeuvre et d'une traduction française adéquate. Vers 1900, elle eut d'abord l'idée de faire retravailler la traduction de Bouix. Mais les carmélites s'aperçurent bientôt que les corrections du sens et du style rendaient la tâche plus difficile que prévu et qu'on ne pourrait obtenir un résultat satisfaisant par ce seul moyen; la poursuite du projet n'était donc guère souhaitable. Elle décidèrent, vraisemblablement en 1901, pendant l'exil à Anderlecht, de mettre en chantier une traduction totalement nouvelle, s'appuyant sur des textes authentiques découverts récemment, en se livrant à une comparaison critique avec les éditions déjà parties.

La charge principale de ce travail reposa, nous l'avons dit, sur les épaules de Mère Marie, essentiellement soutenue par Pólit, fidèlement assistée par quelques soeurs et sévèrement contrôlée par la prieure Agnès, qui devait en porter la responsabilité.

Ils commencèrent par la *Vie* et les *Relations*, qui leur causèrent alors beaucoup de soucis, car il leur fallait d'abord mettre au point les détails sur la façon de procéder pour l'oeuvre tout entière. Les deux volumes parurent en 1907. Tout en visant à la perfection, Mère Marie insistait pour que le travail avançât rapidement, elle engageait ses propres forces jusqu'à l'extrême et attendait aussi y de Pólit qu'il fit les mêmes sacrifices. Il ne lui avait pas échappé que Jules Peyré était en train de, reprendre la publication de Bouix et que Grégoire de Saint Joseph tentait également de faire une nouvelle traduction. Les volumes III (*Fondations*) et IV (*Actes et Mémoires*), prévus pour 1908, ne purent paraître qu'en 1909, les volumes V (*Chemin*) et VI (*Château et poème*) seulement en 1910. Les deux premiers volumes de l'ouvrage furent confiés à l'éditeur Retaux. Mais les carmélites ne furent pas satisfaites de ce dernier et lorsque, de plus, il se trouva dans une situation financière désespérée, elles l'abandonnèrent pour s'adresser à Beauchesne.

Le *Nouveau dictionnaire espagnol-français et latin, composé sur les dictionnaires des académies royales de Madrid et de Paris* de M. de Séjournant (Paris, 1759) s'impose à la Mère Marie comme un outil particulièrement approprié, car il contenait beaucoup de phrases et de tournures de la littérature classique. Pólit lui recommanda à juste titre de se procurer le *Diccionario de autoridades* (1726-1739). En outre, les carmélites utilisèrent la 13e édition du dictionnaire de la Real Academia Española (1899), la deuxième édition du *Thrésor des deux langues française et espagnole* de César Oudin (1616) et les deux premiers volumes du *Diccionario de construcción y régimen* de Rufino J. Cuervo (Paris, 1886, 1893), de même que le *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España y sus posesiones de ultramar* de Pascal Madoz (16 vols., Madrid, 1845-1850), ouvrage général de référence pour ses introductions et ses notes.

LE MÉRITE DE PÓLIT

Comme Pólit ne pouvait rester à Anderlecht et n'avait la possibilité d'y retourner que rarement (nous savons qu'il se rendit en Belgique au moins au cours de ses voyages en Europe de 1905, 1906 et 1907), les deux parties en étaient réduites à se consulter surtout par lettres. Nous avons découvert à Quito, à coté d'autres correspondances à ce sujet, 43 lettres adressées par Mère Marie à Pólit, et on peut voir les corrections de la main de ce dernier sur les manuscrits conservés à Clamart. Grâce à ces documents, nous connaissons aujourd'hui les principales propositions faites par Pólit pour améliorer le texte, ainsi que les difficultés de toutes sortes liées à la traduction et à l'édition.

De Quito, par ses suggestions et ses commentaires, Pólit enrichit et rectifia de nombreux passages dans les milliers de pages manuscrites des carmélites, il découvrit des fautes de lecture, élucida le sens de certains mots ou suggéra des améliorations de style. Il se préoccupa aussi de la structure de l'édition, des documents à prendre en liane de compte et de l'orare dans lequel cela devait être fait. Dans les cas litigieux, Mère Marie le consultait avant de prendre une décision et elle se rangeait généralement à son avis.

Dans beaucoup d'éditions, même dans celles en espagnol, y compris les *Escritos* (Biblioteca de Autores Españoles, tomes

53 et 55) de La Fuente, les carmélites découvrirent des erreurs et, en procédant à des comparaisons, elles s'efforcèrent de les éviter dans leurs propres textes. Pólit fit de même. Il contribua à des améliorations essentielles en prenant en compte des originaux manuscrits inaccessibles aux carmélites – car ils n'existaient pas encore en fac-similé – dont il avait pu prendre connaissance en Espagne en 1906. De plus il y vérifia, corrigea et précisa des données historiques.

NORMES DE TRADUCTION

Dans son *Avant-propos* (*Oeuvres I: I-XVI*), Pólit exposa ses vues sur les devoirs du traducteur. Elles furent aussi soulignées en 1907 dans l'*Introduction générale* (*Oeuvres I: XVII-LXIII*) des carmélites. La traduction d'une oeuvre littéraire, insiste-t-il, est un travail de *compénétration* et de *transformation*. On ne peut, dans le cas qui nous intéresse, atteindre la véritable compénétration qu'en liaison avec la mise en pratique de l'enseignement de Thérèse. La transformation signifie «convertir la statue de marbre en une autre en bronze [...] sans leur faire perdre la beauté». D'après lui, cela veut dire, entre autres, que le style de la langue initiale doit être adapté au genre de style auquel les nouveaux lecteurs sont traditionnellement habitués. Ainsi, par exemple, il faut couper les longues phrases espagnoles «insupportables aux oreilles françaises». On vit à quel point la tâche était difficile, étant donné qu'il s'agissait principalement de cheminements subtils de la pensée et que la langue de Thérèse n'était pas seulement vieillie mais manquait souvent d'exactitude grammaticale et souffrait d'une absence totale de signes de ponctuation (cf. *Oeuvres I: VI-VITI*). Avant tout, il s'agissait aussi de trouver le juste milieu entre la lourdeur du mot à mot des premiers traducteurs et la liberté exagérée prise par Bouix, tout en conservant la spontanéité de l'original sans en trahir le fond.

PRÉCISION, IMPRECISION

Comme le montre une de ses lettres à Pólit, en 1901 Mère Marie refusa d'aborder l'oeuvre de Thérèse selon les méthodes des sciences exactes, ce qu'avait justement tenté de faire le jé-

suite Augustin Poulain, avec l'approbation de l'Église, dans un traité religieux sur la théologie mystique, dont la troisième édition venait de sortir:

Je vous dirai que le Père Poulain est un professeur de mathématiques qui a écrit un ouvrage destiné selon lui à donner aux états mystiques des divisions *fermes*, des classifications *nettes*, un enchaînement *logique* et de remédier aux termes souvent *flottants* des grands auteurs mystiques. Aussi l'approbation qu'il a mise en tête de son livre le félicite-t-elle d'avoir précisé ces matières avec *une exactitude mathématique*. C'est un compliment, si l'on veut... mais c'est aussi un peu comme si l'on félicitait quelqu'un d'avoir écrit un livre de *chimie* avec un sens musical parfait, ne trouvez-vous pas? [...] Faire disparaître d'un tableau le lointain incertain, c'est un malheur. Aussi les expressions flottantes qui lui déplaisent sont parfois seules vraies, quand on précise, on dit trop ou trop peu.

Mais, d'autre part, cela n'incitait pas Mère Marie, dans les cas difficiles, à laisser simplement la signification du mot dans le vague. Elle s'efforçait d'abord de définir avec précision le sens de tel ou tel mot. Ainsi, par exemple, après une longue recherche et avec l'aide de la traduction de saint Jean, elle conclut et explica dans l'introduction au *Castillo* que *deposorio* ne pouvait être considéré comme une «expression flottante» mais désignait des 'fiançailles spirituelles', alors que par *matrimonio* il fallait comprendre 'le divin mariage', ce que seul Brétigny avait respecté et que Peyré avait corrigé dans sa révision de l'édition de Bouix (cf. *Oeuvres* IV: 27-28).

En vérifiant les traductions de leurs prédécesseurs, Mère Marie et ses compagnes trouvèrent maintes fois motif à se divertir. La révision de l'édition de Bouix par Peyré les amusa beaucoup aussi. Soulagées, elles constatèrent que le travail de ce dernier ne faisait pas concurrence à leur propre publication.

Par principe, les carmélites étaient reconnaissantes des suggestions et des renseignements qui leur parvenaient de différents côtés. Pour ce qui était des problèmes que ni Pólit ni elles-mêmes ne pouvaient résoudre, elles recherchaient l'aide de spécialistes compétents. Parmi eux, deux éminents hispanistes: Cuervo et Morel-Fatio. C'est par l'intermédiaire de Pólit qu'elles entrèrent en contact avec eux.

CUERVO

Le linguiste colombien Rufino J. Cuervo (1844-1911) vivait à Paris depuis 1882. Pólit le mit au courant des travaux de traduction en septembre 1905. Le pédagogue et poète mystique colombien Belisario Pena (1834-1906), déjà cité, les avait mis en relation. A l'âge de dix ou douze ans, Cuervo avait été l'élève de Pena. Celui-ci vivait depuis 1857 en Equateur et de là-bas il avait renoué connaissance avec Cuervo en 1887.

Par la correspondance de Cuervo avec Pena, publiée entre-temps (Ep. IV: 37-160), on constate que Pólit avait fait personnellement la connaissance du linguiste dès la fin 1890 et qu'il lui rendit enfin visite en 1907. Les deux hommes entretenirent également des relations épistolaires (cf. Ep. IV:201-209). De plus, Pena mit Cuervo en contact avec un membre important des *Hermanos Cristianos*, F.L.F. Febres Cordero Munoz, Hno Miguel canonisé en 1988, avec lequel un échange de lettres s'ensuivit (cf. Ep. IV:177-191). Au cours d'un séjour à Lembecq-lez-Hal en 1907, ce dernier rendit visite à nos carmélites, en tant qu'ami de Pólit, dans la localité voisine d'Anderlecht.

En 1905, Pólit pria Cuervo de se mettre à la disposition des carmélites pour les aider à résoudre les problèmes de langue: «en ciertos pasajes de la Santa yo mismo quedo perplejo sin atinar cuál es el verdadero sentido del texto castellano. En esto acudo a Vd. y le suplico que se digne ayudarnos». Le fragment d'un projet de lettre de 1906, que nous avons trouvé dans un volume des oeuvres de Thérèse, dans le Fonds Cuervo de la Bibliothèque nationale colombienne, prouve que Cuervo correspondait aussi directement avec Mère Marie. Il est le seul qui soit cité nommément dans l'*Avant-propos* pour avoir apporté un concours scientifique.

MOREL-FATIO

Alfred Morel-Fatio (1850-1924) ne fut mis au courant du travail des carmélites qu'en mai 1907 par son ami Cuervo (cf. Ep. XIX: 113) et c'est par l'intermédiaire de ce dernier qu'il était entré en contact avec Pólit. Peu de temps après, il envoya à Mère Marie différents documents et renseignements. Le premier tome avec les avant-propos ayant déjà paru, ce n'est que

dans l'introduction aux *Fondations* qu'on put reconnaître l'importance de sa contribution linguistique, historique et littéraire. Stimulé sans aucun doute par les liens avec les carmélites, il s'intéressa très vivement à Thérèse à partir de ce moment-là et publia, entre 1907 et 1920, toute une série d'études à ce sujet.

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES

Dans ses comparaisons avec les traductions et éditions précédentes, non seulement Mère Marie rencontra constamment des erreurs, mais elle se heurta aussi à des falsifications volontaires. Ainsi, outrée, elle constata que, dans sa traduction (1670) qui faisait autorité pendant deux siècles, le janséniste Arnaud d'Andilly avait à dessein affaibli ou écarté des passages dans lesquels Thérèse exprimait son admiration pour les jésuites. De même, Bouix avait altéré certains passages pour „ éviter que Thérèse ne fut mal interprétée. Cependant, dans ces cas-là, Mère Marie ne pouvait se permettre d'exprimer ouvertement son indignation et elle se vit contrainte de faire des concessions de toutes sortes que la prieure exigea d'elle en raison de la situation politique.

C'est ainsi qu'il manque deux livres dans l'édition des carmélites.

Cependant, grâce aux lettres, nous apprenons ce qui s'était passé: après que Mère Marie eut déjà traduit les deux écrits, la Mère prieure Agnès refusa de les incorporer. Cela étonne au premier abord, car dans son *Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des carmélites déchaussées*, parue à Reims en 1894, la même prieure avait démontré l'authenticité des *Constitutions* suivies par les carmélites françaises et les avait défendues. De plus, les Carmélites de Paris du couvent voisin de l'avenue de Messine avaient traduit sur la base de l'édition de La Fuente (1877) et publié chez Oudin en 1900 la *Manière de visiter les couvents des religieuses*.

Pour ce qui est des *Constituciones* le changement de position s'explique par le souci de ne pas raviver les querelles déjà anciennes avec les carmes, à cause desquelles saint Jean de la Croix, par exemple, était tombé en disgrâce. La raison en était l'absence d'homogénéité des statuts autorisés officiellement.

Le texte original des *Constituciones* (1567), modifié en 1581 à 40% par le Chapitre de l'orare de Alcalá dans le sens du Con-

cile de Trente avec l'accora de Thérèse, fut publié à Madrid en 1588 par Ana de Jesús, une des futures fondatrices de notre couvent parisien. Dans ce texte officiel, il est dit que les religieuses sont soumises au Général de l'orare, au Provincial des carmes déchaussés et à un Visitateur désigné par eux. Venus d'Italie, les carmes apportèrent cette version des statuts lorsqu'ils fondèrent leur premier monastère en France en 1611 et dès lors ils y firent valoir leur droit de regard stipulé par écrit.

Mais les carmélites avaient fondé leur premier couvent français dès 1604. Comme il n'y avait encore à l'époque aucun carme dans le pays, c'était le clergé séculier qui était à la tête de l'orare (les 10 premiers chefs en furent le futur cardinal Bérulle et deux représentants de la faculté de théologie).

Dans le texte français des statuts de 1607, approuvé par Rome, on lit que les carmélites peuvent choisir leurs supérieurs en dehors de l'Ordre des carmes. Cette indépendance par rapport à leurs frères de l'Ordre, nos carmélites ainsi que celles de la plupart des couvents français fondés par elles, (68 en 64 ans) voulaient la conserver avant tout parce que, d'après elles~ le Général Doria avait falsifié les enseignements de Thérèse. Les Carmélites de Paris, déjà citées, firent reproduire cette traduction à Poitiers en 1865. Elle était tout à fait conforme à l'esprit de Thérèse, qui certes n'avait pas parlé de cette liberté dans ses *Constituciones* d'origine, mais qui l'avait admise expressément dans le sixième chapitre du *Camino*.

Si la prieure Agnès s'opposait à la publication des *Constituciones* dans la version de 1607, c'est que, dans des temps difficiles, elle voulait éviter les divisions internes en irritant ainsi ses frères de l'Ordre. D'autre part, elle n'autorisa pas non plus la publication de la version de 1588, car elle ne pouvait en aucun cas laisser naître l'idée erronée qu'elle reconnaissait maintenant le Général de l'Ordre et le Provincial comme ses supérieurs.

En ce qui concerne l'écrit *Modo de visitar*, le motif est également politique. Comme Mère Marie l'explique en 1905 dans une lettre à Pólit, «dans ce régime intime des communautés» sont abordés certains «points délicats» qui ne sont pas destinés à être rendus publics. Argument que Pólit respecta lui aussi. Face à l'anticléricalisme radical, on craignait, à juste titre, que la divulgation de tels détails ne puisse être une bonne occasion de tourner en dérision la vie monastique.

Les carmélites ressentirent les mêmes craintes pendant leur travail sur le *Camino*, pour lequel elles se basèrent sur le manuscrit de Valladolid. Dans leurs notes concernant le manuscrit de l'Escorial, elles décidèrent de supprimer non seulement les variantes qui ne disent rien de spécial, mais aussi «celles qui signalent des faiblesses par trop accentuées de la part des religieuses de ce temps-là». Incontestablement, Pólit ne fut pas très satisfait quand Mère Marie lui annonça ces suppressions. On découvre sa réaction dans une réponse écrite de Mère Marie: «nous pourrions revenir sur ce sujet de vive voix».

Visiblement, Pólit craignait qu'à Anderlecht on ne fut trop préoccupé de masquer ou d'écarter tout ce qui était faiblesses humaines susceptibles de déconcerter le lecteur ordinaire et d'offrir aux adversaires matière à calomnier la fondatrice de l'orare. En 1907, Mère Marie se défendit contre un tel soupçon: «Savez-vous, mon père, que vous nous accusez d'un délit dont nous sommes *entièrement innocentes*? Celui d'avoir fait corriger les manches [*sic* au lieu de 'taches'] de N. Ste Mère. La pensée ne nous en est même jamais venue».

Les censures venaient de la prieure qui se réservait «le droit d'accomplir tous les changements qu'elle croirait opportuns» mais qui, à vrai dire, n'arrivait pas toujours à convaincre Mère Marie. En 1907, cette dernière avoua à Pólit son *profond chagrin* d'avoir reçu la consigne d'éviter de critiquer ouvertement la traduction de Bouix: «j'ai renoncé à dire plusieurs choses que j'aurais voulu dire, me bornant à ce que j'ai cru nécessaire pour garder à la publication le caractère d'impartialité que je crois indispensable». Certaines propositions de Pólit furent également sacrifiées à cette politique. On procéda même, sans le consulter, à des coupures dans son texte et à la suppression pure et simple de certaines de ses notes historiques, ainsi que d'un passage de son *Avant-propos* dans lequel il critiquait Bouix. La résistance de Mère Marie était de peu d'utilité et cela l'affligeait beaucoup de devoir informer Pólit de ces interventions: «tout cela me coutait bien des souffrances». Tout en sachant que la prieure lisait le courrier envoyé ou reçu par ses religieuses, Mère Marie protesta ouvertement contre ce procédé:

Certainement je ne suis rien, une petite carmélite déchaussée de nulle valeur, qui se trompe souvent; aussi je n'ai pas demandé à écrire, et c'est pour moi une véritable souffrance

de sortir tant soit peu de ma profonde obscurité. Mais une fois qu'on m'a obligée de prendre la plume, qu'il se trouve que mes toutes petites appréciations sont les vôtres à vous qui depuis longtemps avez étudié ces questions et êtes sous tous les rapports si à même de les juger, il me semble que je puis insister pour qu'elles ne soient pas transformées par des modifications successives qui peu considérables peut être, chacune prise à part, finissent par introduire des nuances notables (pour ne rien dire de plus); pour sauvegarder enfin les appréciations des volumes suivants.

Elle «s'indignait» en particulier des coupures faites dans sa critique de l'édition de Bouix. Dans l'*Introduction générale*, on se contente de dire: «ça et là, nous avons indiqué en passant quelques inexactitudes dans la traduction du père Bouix». Mère Marie avait une très mauvaise opinion de ce jésuite, de son travail comme de sa personnalité. Dans une lettre du 15 mai 1905, elle confia à Pólit: «Vous savez, mon père, que je ne suis pas partiale pour le p. Bouix. Tout bas je vous dirai que par tempérament il est loin de m'être sympathique, parce que je le trouve sur toute la liane (qu'il parle de ses amis ou de ses ennemis) *tricheur* – pardon de ce mot – et *peu loyal*». Entre autres choses, elle constata dans la même lettre que Bouix condamnait les changements apportés au texte original de Thérèse dans la traduction d'Arnaud d'Andilly et qu'il prétendait pour sa part à «une fidélité parfaite», bien qu'il eût lui-même falsifié intentionnellement les textes dans certains passages.

Mère Marie trouvait la manière dont Bouix était ainsi ménagé d'autant plus injuste que, tout à l'inverse, sa sévère critique de Luis de León (Mère Marie à Pólit: «il a altéré le texte pour supprimer ce qui était à la louange de la Compagnie de Jésus») fut maintenue sans indulgence pour des raisons politiques: d'une part, il fallait défendre les jésuites, d'autre part, il ne fallait pas irriter les carmes, car, dans le conflit qui persistait autour de l'autodétermination des carmélites, Luis de León avait été l'un de leurs adversaires les plus acharnés. De même, on conserva la critique faite par la Mère Marie des erreurs de La Fuente et l'on supprima un passage où elle avait loué les mérites de ce dernier. Là aussi, la prieure craignait visiblement, dans une période précaire pour le catholicisme, de troubler les relations avec les jésuites qui s'étaient efforcés

d'empêcher la parution en Espagne de l'édition de Thérèse par La Fuente.

LES POÈMES

Comme traducteur des poèmes de Thérèse, c'est «un fils de Jean Baptiste de la Salle» qui fut désigné dans l'édition mais sans être appelé par son nom. Par les lettres de Mère Marie, nous pouvons l'identifier comme «le frère Idelphus», c'est-à-dire Dominique-Marc Desbois (1838-1922), qui avait été à Nantes le professeur de littérature française de Pólit et qui plus tard exerça, entre autres, la fonction de Secrétaire général de sa congrégation à Paris. Ce frère avait des dons littéraires et musicaux. Il avait remanié le texte du *Recueil de Cantiques* (1889) en adaptant le rythme poétique au rythme musical et ce fut Charles Gounod lui-même qui le félicita de ce travail. Il se déclara prêt, à condition que son nom ne soit pas révélé, à traduire les poèmes de Thérèse et modifia patiemment sa traduction, quand Mère Marie le lui demandait. A la fin, Pólit jugea que le travail de son ancien professeur serait «difficilement surpassé» et que certaines compositions étaient «de vrais chefs d'oeuvre» (*Notices Nécrologiques*: 227). De tels éloges, qui ne furent pas seulement posthumes, encouragèrent le frère Idelphus à faire une traduction des poèmes de saint Jean, qui parut chez Beauchesne en 1922, peu avant sa mort, dans une édition bilingue.

Dans ces poèmes, le problème de l'équilibre à trouver entre l'exactitude du sens et la fidélité du style se posait avec encore plus d'acuité que dans la prose. Ce fut d'autant plus difficile qu'on adopta une traduction en vers rimés. Mère Marie persuada Pólit de renoncer à exiger qu'en plus, le nombre des pieds soit égal à celui de l'original. Il ressort de la correspondance que le célèbre poème *Vivo sin vivir en mi* présentait, comme chez les précédents traducteurs français, des difficultés particulières. Les traductions spontanées du frère Idelphus enchantèrent tellement les carmélites qu'elles avaient de la peine à lui demander d'introduire des changements respectant au plus près le sens des poèmes. Avec le sentiment que l'esthétique en pâtissait inévitablement, on décida de joindre aux traductions les originaux espagnols, auxquels on renonça dans les éditions populaires qui suivirent.

La question de l'authenticité présentait aussi des difficultés. Trente-cinq poèmes et un fragment furent acceptés, mais certains accompagnés de la note «authenticité contestable» ou «fort douteux». Le poème *Véanos mis ojos* ne fut pas attribué à Thérèse et seulement présenté dans une note de la *Relation XIII* (cf. *Oeuvres II*: 231,1). Trois des poèmes inclus n'avaient pas été publiés jusqu'alors, même dans les éditions espagnoles: *Soberano Esposo mio*, *Eleva el pensamiento* et *Sea mi gozo en el llanto*.

LES LETTRES

Plus souvent encore que pour les poèmes, il s'agissait dans les lettres de vérifier leur authenticité. La première collection parue en Espagne en 1658 - avec soixante-cinq lettres seulement - avait été publiée en 1660 en traduction française incomplète, remaniée en 1661. D'autres éditions françaises suivirent. Dans ces éditions, il y avait aussi des lettres apocryphes présentées comme authentiques. En ce qui concerne ces premières publications, Morel-Fatio critiquait ce qu'il considérait comme aussi grave, à savoir «la seule préoccupation des premiers éditeurs [...] de n'en livrer que les bribes, soigneusement expurgées de tout ce que leurs convenances personnelles les incitaient à ne point divulguer» (Morel-Fatio 1911: 12).

Mère Marie voulait ajouter la correspondance à son édition. La publication en trois volumes des lettres de Thérèse traduites en français par le carme Grégoire de Saint-Joseph, d'abord en 1900, puis dans une deuxième édition en 1905, ne la fit pas renoncer à son projet. Ces publications, en effet, souffraient de «nombreuses erreurs de traduction et de critique» (Morel-Fatio 1911: 12). Cependant, le départ de Mère Marie dans les missions retarda ces travaux de traduction. Elle ne put les commencer qu'en 1932, alors qu'elle avait déjà 71 ans. En 1938 et 1939, peu avant sa mort, parurent dans la maison d'édition parisienne Bloud & Gay deux volumes contenant 184 lettres traduites par elle. La publication du reste de la correspondance fut empêchée par le commencement de la guerre et peut être aussi par le fait que Grégoire, en ces mêmes années 1938 et 1939, édita en quatre volumes ses propres traductions révisées. Comme les manuscrits de Mère Marie avaient dispari, on ne

savait pas combien de lettres elle avait traduites en tout. Il y a quelques années seulement, on a trouvé à Bangalore ses traductions de toutes les lettres de Thérèse connues à l'époque, soit environ 400.

Il est intéressant de signaler que Mère Marie put exprimer alors librement ses critiques envers d'autres éditeurs, en particulier envers Bouix, auquel elle reprocha non seulement les insuffisances de sa traduction, mais aussi d'avoir présenté comme inédites des lettres que La Fuente avait déjà publiées, d'avoir accepté comme authentiques des lettres manifestement apocryphes et enfin d'avoir sciemment mis en doute une lettre authentique (cf. Lettres 2: 32).

JUGEMENTS

Les carmélites s'assurèrent naturellement des bonnes grâces de quelques dignitaires de l'Église Des lettres élogieuses de deux cardinaux (Mercier de Malines et Richard de Paris) et d'un archevêque (González Suárez de Quito) ornent le premier volume. Dans les volumes III et V on trouve aussi des appréciations extrêmement laudatives sous la plume de Menéndez y Pelayo, qui reçut en cadeau les volumes I et II, puis III et IV.

Avec leur édition les carmélites poursuivaient sans nul doute des buts essentiellement religieux: elles voulaient apporter une contribution au renouvellement de la foi en faisant connaître la vie et l'oeuvre de Thérèse d'Avila. Dans l'*Introduction générale* (*Oeuvres* I: XVII), elles placèrent Luther à l'antipode absolu de Thérèse:

Tandis que le moine apostat Luther, à la veille de désertier le cloître, préparait dans l'ombre sa guerre déloyale et haineuse contre l'Église, une enfant destinée à combattre pour elle, du fond des monastères, par les armes de l'amour et de la foi, voyait le jour en Vieille-Castille.

Phrase supprimée dans les éditions suivantes et dans laquelle on discerne chez nos carmélites des traces de l'idéologie traditionaliste du XIXe siècle. Si l'on fait abstraction de la vénération des religieuses envers la fondatrice de leur Ordre, vénération bien naturelle et qui transparaît constamment, leur

édition ressemble à n'importe quelle oeuvre objective et scientifique, exception faite des contraintes politiques esquissées plus haut qui amenèrent leur prieure à intervenir.

L'édition reçut un accueil très favorable, pratiquement sans restrictions, aussi bien en ce qui concerne l'élégance de la traduction que le nombre et la qualité des notes. Silverio de Sta Teresa, qui sortit lui-même plus tard une brillante édition espagnole des oeuvres thérésiennes, constata que la publication de nos carmélites surpassait non seulement toutes les précédentes hors d'Espagne, mais aussi «*aventaja a todas las espanolas*» (Silverio 1908:1 11-113). Morel-Fatio qui conseilla les traductrices dans certains cas, mais qui était soucieux de sa réputation de «*no ser critico indulgente ni aun con sus amigos*» (Menéndez y Pelayo, *cit.* en Caro 1884: 712), souligna dans plusieurs articles des rectifications importantes dues aux carmélites et il écrivit après l'achèvement de l'oeuvre complète: «ce travail imposant [...] apparaît comme un des plus notables de la littérature religieuse d'aujourd'hui». Il n'y trouva que «quelques erreurs de fait de peu d'importance», admira l'«énorme apport de documenta inédits et de renseignements venus de toute part» et porta ce jugement: «Sans restriction aucune, on peut affirmer que, pour l'interprétation des oeuvres aussi bien que pour l'annotation destinée à résoudre les difficultés qu'elles soulèvent, le Premier Carmel de Paris a réussi à annuler tous les travaux antérieurs au sien» (Morel-Fatio 1911: 5,7-8,1 1). Dans une appréciation du même genre Georges Cirot qualifia cette édition d'«inestimable» (Cirot 1920: 297).

EDITIONS ULTÉRIEURES

La première édition se vendit bien, de même que la publication en quatre volumes, sans introduction ni notes, destinée au grand public, qui parut chez Beauchesne en 1922-1926 pour le 300^e jubilé de la canonisation de Thérèse. Pour le 400^e anniversaire de la réforme thérésienne, Fayard publia en 1962-1963 une édition en deux volumes avec un remaniement des poèmes (31, à nouveau bilingues), avec de courtes introductions et un nombre limité de notes. Pour le 400^e anniversaire de la mort de Thérèse, ceste édition revue parut en quatre volumes en 1982 aux Editions du Cerf. Dans ces deux éditions, seules les *carmé-*

lites de Paris-Clamart sont mentionnées comme traductrices. L'*Avant-propos* de Pólit fut supprimé, mais dans l'*Introduction générale*, complètement remaniée, Pólit fut présenté comme *un maître et un guide* et Mère Marie comme la principale traductrice (cf. 1: 30).

Alors que P.-J. Labarrière, en 1982, préfère les traductions françaises modernes – comme, par exemple, celle de Marcelle Auclair –, qu'il juge celle de Mère Marie comme n'étant «pas exempte de redondances et de boursoufflures» et qu'il stoffusque du fait que les longues phrases de Thérèse sont trop souvent découpées en phrases courtes (cf. *Études*, février 1982: 427-428), d'autres critiques restent résolument enthousiastes. Ainsi, la même année, Elisée Alford, tout en admettant, lui aussi, un certain *vieillessement*, reprend le jugement de Silverio: «c'est la meilleure [traduction] qui se soit publiée en France jusqu'à présent. Les Carmélites de Paris ont fait de grands efforts pour traduire dans leur propre langue la simplicité, le naturel, l'originalité et la grâce qui distinguent les écrits de la Sainte» (en *Vie spirituelle*, n° 651, sept.-oct. 1982: 601-602).

L'accueil favorable que reçut la traduction encouragea les carmélites de Clamart à faire paraître une autre édition qui sortit aux Editions du Cerf en 1995 en deux volumes (sur papier bible), comprenant en tout 2241 pages. Cette publication fut préparée au couvent de Clamart et on put se contenter presque uniquement, en ce qui concerne les textes, d'en rafraichir le style. Par contre, beaucoup de nouveaux renseignements furent ajoutés, de même qu'un utile index thématique. Dans cette édition, le nom de Mère Marie paraît pour la première fois sur la page de couverture.

Le premier volume contient les oeuvres de Thérèse, y compris les écrits *Manière de visiter et Constitutions* traduits également par Mère Marie mais qui n'avaient pas été acceptés dans la première édition en raison des considérations politiques déjà mentionnées. Le deuxième volume présente 473 lettres - le nombre de celles traduites par Mère Marie put être sensiblement augmenté par les lettres découvertes entre-temps. Elles furent traduites par Bernard Sésé, le directeur du Centre de recherche ibérique et latino-américain de Paris.

En résumé, on peut affirmer qu'en plus d'un travail de traduction, les carmélites accomplirent surtout une grande performance éditoriale. Elles produisirent la première édition

moderne, fondée sur des textes authentiques et minutieusement étudiés et commentés. Un siècle plus tard, cette édition est toujours valable. Le mérite principal en revient à la talentueuse Mère Marie, circonspecte, consciencieuse, énergique. Il ne fait cependant aucun doute que les apports multiformes de l'Equatorien Pólit contribuèrent de manière considérable à l'excellence de l'ouvrage*.

BIBLIOGRAPHIE

Caro = Miguel Antonio Caro, *Diccionario de Cuervo*; en *La Luz*, Bogotá, 20 décembre 1884. Reprod. en Caro, *Obras*, III; ed. y notas de Carlos Valderrama Andrade, Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1980, p. 712.

Cirot = Georges Cirot, *Les éditions des oeuvres de sainte Thérèse par La Fuente*; en *Bulletin Hispanique*, XXII (1920), pp. 295-302.

Ep. IV = *Epistolario de Rufino José Cuervo y Belisario Peña*; ed., introd. y notas de Vicente Pérez Silva. Archivo epistolar colombiano, 4. Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1972.

Ep. XIX = *Epistolario de Rufino José Cuervo con Alfred Morel-Fatio, Gaston Paris y otros hispanistas franceses*; ed., introd. y notas de Mario Germán Romero. Archivo epistolar colombiano, 19. Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, 1987.

Lettres = *Lettres de Sainte Thérèse. Traduction nouvelle, épurée des lettres apocryphes*; par la Mère Marie du Saint-Sacrement. Bloud & Gay, 2 vols., Paris, 1938, 1939.

Morel-Fatio = Alfred Morel-Fatio, *Nouvelles études sur Sainte Thérèse*; en *Correspondance historique et archéologique*, Paris, 1911 (tirage à part, pp. 5-13).

Notices Nécrologiques - [M.-M. Pólit], *F. Idelphus*; en *Notices Nécrologiques Trimestrielles de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes*, n° 94 (juillet-septembre 1922), Paris, 1923, pp. 210-231.

* Nous devons la traduction française du présent article à l'amabilité de la gennaniste Jacqueline Thibaudin.

Oeuvres = *Oeuvres complètes de Sainte Thérèse de Jésus*. Traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris, avec la collaboration de Mgr. Manuel-Marie Pólit, évêque de Cuenca (Équateur), ancien supérieur des Carmélites de Quito. Gabriel Beauchesne & Cie, éditeurs; 6 vols., Paris, 1907- 1910.

Dernière édition: *Thérèse d'Avila. Oeuvres complètes*. Traduction par Mère Marie du Saint-Sacrement, carmélite déchaussée. Édition établie, révisée et annotée par les Carmélites de Clamart et Bernard Sésé. Introduction générale par le Père Thomas Alvarez, carme déchaux. Paris, Editions du Cerf, 2 vols., 1995.

Silverio = Silverio de Sta Teresa, *Nueva versión francesa de las obras de Sta. Teresa de Jesús*; en *El Monte Carmelo*, año 9, n° 182, Burgos, 1908, pp. 111-113.